

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 71 (1932)  
**Heft:** 52

**Artikel:** Plus facile à dire qu'à faire  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-224972>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

piéd au derrière qui le ferait voler de l'autre côté de la rue.

Alors, très digne, l'artiste s'en fut ouvrir la porte, puis écartant les basques de son habit, il présenta la partie la moins noble de son individu, pour que le coup de piéd magistral y acquittât la dette.

Le patron rit. Qui rit pardonne.

**TOUT LE MONDE S'AMUSE !..**

**CI-BAS**, ne vous en déplaît, tout le monde s'amuse !

Au premier rang, l'enfance et la jeunesse : des heureux qui jouent encore pour s'amuser.

Les messieurs jouent avec les belles jouvencelles : leur jeunesse leur défend de savoir que celles-ci s'encouragent de perdre, pour mieux appliquer le vieil adage : « Qui perd gagne. »

Les demoiselles ne jouent pas pour gagner seulement, mais, aussi, pour ouvrir tout grand le ciel aux fils d'Adam. C'est pourquoi tant de messieurs et de demoiselles veulent jouer « au papa et à la maman » !

Les joueurs moins vifs, moins entraînés, s'appellent « vieux garçon » ou « vieille fille », mais ils jouent encore de voir jouer les autres. Quelquefois, un regain de flamme embrasse leur vieux cœur tout sec : alors ils entrent, tardivement, dans la catégorie déjà citée...

D'aimables et véloces gentlemen jouent au facteur. Le jeu consiste à distribuer à chacun des mauvaises nouvelles qu'il serait préférable de ne pas laisser sortir des bureaux de poste...

D'autres gentilshommes jouent au tram ou au train : ils s'amusement quasiment jour et nuit à voiturier ceux qui sont atteints de bougeotte...

Il y a des banquiers qui jouent avec l'argent des autres : c'est très amusant ! Si on perd, on avoue humblement qu'on n'a pas fait exprès...

Il y a des demoiselles qui jouent à la machine à écrire : dommage que la musique en soit monotone et un peu sèche d'inspiration...

D'autres jouvencelles jouent au téléphone : tout leur dévouement n'empêche pas que, bien souvent, notre vie ne tienne qu'à un fil...

Des messieurs très graves, avec de grosses lunettes, jouent à la poupée avec ceux qui se disent malades. Quelquefois, pour aller au fond des choses, ils les ouvrent ou les démontent en pièces détachées, mais ils ne trouvent rien de bien appétissant !

Des proches parents à eux escaladent les dents des humains, y creusent des cavernes, y établissent des ponts, des barrages. Quand ils ne savent plus que faire, ils arrachent !

Il y a des avocats qui jouent à qui saura le mieux farder la vérité vraie. Et ça coûte très cher à ceux qui ne peuvent pas dire leurs blagues eux-mêmes...

Il y a des régents et des régentes qui jouent à l'école, et il y a des inspecteurs qui viennent leur aider. En s'aidant de la Loi, du Règlement, du Plan d'Etudes et des circonstances locales, ils arrivent à passer trente-cinq ans de ce jeu-là !

Le croyant joue aussi lui, mais sur le maximum : il veut le paradis. *St-Urbain.*

**L'ACCIDENT**

**M**ADAME PAHUD, vivement entraînée dans la cuisine où Marie, sa bru, finissait de ranger la vaisselle. Elle était essoufflée comme si elle eut varappé pendant une heure, pourtant elle n'avait fait que passer du jardin dans la maison.

— Henri s'en va, dit-elle.

— Il va au moulin.

— Vous êtes-vous reconciliés ?

— Ah ! voyons, maman, ne dites pas de bêtises... Tout le monde à ma place se serait fâché, vous aussi...

Mais sans écouter, Mme Pahud prenait sa bru par les épaules.

— Va l'embrasser avant qu'il parte, je te dis, va.

Il y avait tant de sérieux et presque de solennité dans cet ordre que Marie, haussant les épaules, se dirigea vers la porte. Elle s'arrêta sur le

seuil. Son mari, affairé comme un barbet autour de ses moutons, tournant autour du cheval, bouclant des courroies et raccourcissant des traits, ne faisait pas semblant de la voir. Evidemment il boudait encore et elle fut sur le point de rentrer sans rien dire, mais le ton de sa belle-mère était encore dans ses oreilles, et elle repoussa sa mauvaise humeur.

— Bon voyage, Henri, dit-elle.

Henri leva la tête, sourit, vivement s'approcha, et quand elle rentra, Marie avait sur les lèvres un sourire, et dans le cœur le souvenir de deux très bons baisers.

Sa belle-mère, debout devant la fenêtre, se retourna et sourit en lui voyant un visage détendu.

— Une fois, dit-elle, quand j'étais encore comme toi, jeune mariée, je m'étais chamaillée avec mon mari, et ça m'avait fait passer un mauvais moment.

— Pourtant, dit Marie, j'ai entendu dire que vous n'aviez jamais eu un mot ensemble.

— Les premiers temps, ça n'allait pas tout seul. Sa mère l'avait un peu gâté et il avait comme ça des petits travers qui m'agaçaient. J'étais bien nigaude, et il n'avait point de défauts, ça un...

Un jour, il faut que je te raconte ça, on s'était chicané bêtement, je ne sais plus à propos de quoi, un bouton à recoudre ou quelque chose dans ce genre... on s'était dit, ma foi, des mots bien piquants et on s'en gardait rancune tous les deux.

Naturellement, ça nous rendait malheureux, mais c'était plus fort que nous, on ne réussissait pas à s'apaiser. L'après-midi, je le vois qui prépare le char et les sacs pour aller au moulin et je me dis : « Je ne vais pas pourtant pas le laisser partir sans l'embrasser... mais non, c'est à lui de venir le premier, c'est lui qui a commencé cette niaise. »

Enfin, je me « cotais » là. Lui, de son côté, je le voyais qui tournait deci-delà sans se décider à atterer... Une fois, il est venu jusqu'à la porte de la cuisine et il a mis la main sur le loquet... J'aurais dû vite ouvrir et lui mettre mes bras autour du cou, mais ce qui me retenait, c'était cette vanité, de ne pas faire le premier pas... Enfin, il monte sur le char, secoue les guides...

Je vois encore ça comme si c'était hier... Il donne un coup d'œil à la fenêtre et part... Je t'assure que je n'étais plus joyeuse comme d'habitude. Je le voyais toujours donner un coup d'œil, un coup d'œil triste, vers la fenêtre... Pourquoi est-ce que je n'avais pas ouvert pour lui crier au moins un revoir ?

En tout cas, dès qu'il reviendrait, je lui sauterais au cou, c'était entendu.

Tout en repiquant des salades dans le petit jardin, je me réjouissais déjà de ce bon moment. Il était près de trois heures ; s'il n'avait pas dû trop attendre, dans une demi-heure il serait là.

La Lisette, la jument noire qu'il avait prise, était une bonne trotteuse. Pourtant, quand j'eus fini de repiquer mes salades, il n'était pas encore là. Toutes les minutes je levais la tête pour regarder du côté de la poste et je commençais à être inquiète. Il y avait déjà pas mal d'autos sur la route dans ce temps-là, et la Lisette en avait un peu peur.

Pour ne pas quitter le petit jardin d'où je pouvais surveiller la route, j'avais pris un racleur pour nettoyer les allées, mais je ne faisais presque rien, tant je regardais souvent du côté de la poste. Mais au lieu de ce que j'attendais, je vis sortir de la poste Mme Jotterand, la buraliste, qui tenait aussi le téléphone.

Elle s'approcha d'une autre femme qui passait et se mit à lui raconter quelque chose en faisant beaucoup de gestes. Elle lui montrait la route, et l'autre laissait tomber ses bras comme si elle était consternée... Tout à coup, l'idée me vint que Mme Jotterand venait me dire qu'il était arrivé un accident à mon mari, et je restai toute droite en l'attendant, toute froide de peur, avec des mains qui tremblaient sur mon racleur...

J'essayais de me dire : Ce n'est pas vrai... Pourquoi est-ce que ce serait ça ?... Mais juste à ce moment, j'entendis deux hommes, qui passaient dans la rue, derrière la haie qui bordait le jardin. Il y en avait un qui disait : « Une petite jument noire, un vrai fend-l'air... »

Je ne compris pas bien ce que l'autre répondait, mais j'aurais juré qu'il disait : « Il n'en reviendra pas. » Plus tard,

j'ai raconté ça à mon mari, il s'est bien moqué de moi, mais c'est comme je lui ai dit : « Je me demande si toutes les femmes de la terre, sans compter celles de la lune n'auraient pas eu la même idée ; la petite jument noire avait pris le mors aux dents, et l'homme qui la conduisait avait été renversé... »

Je ne me rappelle pas ce que j'ai fait, mais seulement que j'ai gémi comme si on m'avait donné un grand coup sur la tête...

Pour aller du jardin à la route, je n'ai pas mis plus d'une minute, mais j'ai souffert, pendant cette minute, tout ce qu'on peut souffrir... C'est curieux, ça. En dehors, on est comme d'habitude. Peut-être un peu plus pâle, peut-être qu'on a un air un peu drôle, mais on a toujours sa tête sur les épaules et son nez au milieu du visage...

Et puis, en dedans, c'est comme un jardin où la grêle aurait tapé pendant vingt minutes : il n'y a plus rien qui se tienne droit, tout est couché par terre et abîmé... Il me restait une seule idée : Il est mort, et j'ai été méchante avec lui...

Crois-moi si tu veux, Marie, ce n'était pas qu'il soit mort qui me faisait le plus de peine, c'était que j'avais été méchante avec lui... Ça me rappelle cette fois qu'on m'avait fait cette petite opération sans m'endormir, sauf cette piqûre de morphine au bras... Les jours d'après, c'était cette piqûre qui me faisait le plus mal, plus mal que là où on m'avait fait l'opération... Tout le temps je me disais : « Si seulement je lui avais dit adieu... Si seulement je lui avais dit adieu... »

C'est pour ça que je ne peux pas voir des gens fâchés qui ne se remettent pas quand un des deux s'en va, même si ce n'est qu'à la forge ou au four.

Oui, dit Marie, mais qu'est-ce qui était arrivé au papa cette fois-là ?

Rien du tout, il est revenu dix minutes plus tard, et il a été joliment content que je lui saute au cou. Mais je ne lui ai pas raconté tout de suite mes imaginations.

*L. Musy.*

Plus facile à dire qu'à faire. — Un père est en train de reprocher à son fils ses prodigalités.

— Mais, malheureux, si la misère frappe à ta porte ?

— J'ouvrirai pas.

Chez le coiffeur. — Monsieur désire-t-il que je lui fasse la raie sur le côté ?

— Non, si ça vous est égal, faites-la moi sur la tête.

La recette. — En causant avec ma femme, il y a trois jours, j'ai employé un mot qui l'a froissée. Elle n'a pas prononcé une parole depuis.

— Vous ne pourriez pas m'indiquer le mot ?

La Patrie Suisse publie cette année un fort beau numéro de Noël : à côté des récits de Noël, tous inédits et fort bien illustrés, on trouvera une étude originale de J. Beuret sur les vieux Noël jurassiens, un article de J.-H. Meille, sur l'image de Jésus, une page illustrée consacrée aux vacances et aux joies du ski. Un page spéciale est consacrée à la catastrophe de Lucerne ; des actualités nombreuses : élections au tribunal fédéral, incendie de Florissant à Genève, mise en place des nouvelles cloches de l'église de Chailly, exposition de chômeurs à Genève, manifestations sportives, signaleront ce numéro à l'attention de tous.

Le Chemin du Paradis, le véritable spectacle de famille qui convient à la semaine de Noël, passe irrévocablement pour la dernière fois au Bourg dès aujourd'hui, alors que « Le Capitaine Craddock » fera sa dernière apparition pour Nouvel-An.

Lilian Harvey, Henry Garat, René Lefrèbre, Jacques Maury, Gaston Jacquet et Olga Tchécova animent ce film de leur jeunesse, de leur fantaisie, de leur gaieté, et ont su imposer le charme et l'entrain des airs de Werner R. Heymann : « Avoir un bon copain », « Les mots ne sont rien par eux-mêmes », « Tout est permis quand on rêve », etc. C'est un parlant français UFA d'Erich Pommer.

**Urbain OLIVIER**  
**Le Manoir du Vieux Clos**  
(Nouvelle édition)  
Broché : Fr. 3.50 Relié : Fr. 5.—  
**CHARLES BONNARD**  
Libraire-éditeur Lausanne

**est paru**  
Engente dans toutes les librairies.

Pour la rédaction  
J. Bron, édit.  
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron